

lesoirculture@lesoirdalgerie.com

THÈME D'UNE CONFÉRENCE DE MAÂMAR FARAH, AU FESTIVAL RACONTE-ARTS

La pratique journalistique en Algérie de 62 à nos jours

«28 ans de presse sous le parti unique et 25 ans de presse indépendante» est le thème de la conférence animée par Maâmar Farah, à l'invitation des organisateurs du festival culturel Raconte-Arts qui se tient depuis samedi dernier à Igwersafene, village de la commune d'Ijdjeur, à une quarantaine de kilomètres de Tizi-Ouzou.

Journaliste au long cours et membre fondateur du *Soir d'Algérie*, Maâmar Farah s'est livré à une lecture prospective et comparée de plusieurs décennies de pratiques journalistiques en Algérie. Le propos s'appuie tout autant sur l'expérience personnelle en tant que journaliste immergé dans les deux époques et de l'observation analytique de celui qui a quasiment accompagné les mutations connues par la presse algérienne. Il aura été tour à tour journaliste et responsable dans plusieurs organes du secteur public sous l'ère du parti unique et membre fondateur du premier journal de statut privé, après l'ouverture politique consécutive aux événements d'octobre 1988.

Rentrant d'emblée dans le vif du sujet, M. Farah annonce sous forme d'aveu qui a pu déconcerter d'aucuns. «En vérité, de 1965 à 1979, il n'y a pas de mainmise d'un parti unique telle qu'on peut l'imaginer», dira-t-il, voulant tordre le cou à ce qu'il nomme «les théories qui n'ont rien à avoir avec la réalité» et «les schématisations et les normes établies dans les bureaux des facultés.» Le FLN qui, à suivre le conférencier, n'avait pas encore atteint, à cette époque-là la stature de parti Etat, de l'œil du maître omniscient qui a la maîtrise idéologique et organique de toutes les instructions, a été confiné dans une tâche administrative par le pouvoir «qui avait son idée sur le développement économique et social du pays, ne voulait pas s'encombrer d'une machine idéologique qui aurait tout au plus alourdi le processus et retardé les échéances. Le parti (le FLN) avait sa presse mais les quotidiens les plus lus@ et les plus influents ne relevaient pas du parti mais du ministère de l'Information», précisera l'invité de Raconte-Arts qui a étayé son propos par une anecdote d'un papier paru sur les colonnes du quotidien *An Nasr* qui a provoqué le courroux du commissaire du FLN à Annaba à qui M. Farah en tant que chef du bureau d'*An Nasr* de cette ville fera remarquer que le journal n'était pas sous la tutelle du parti. Le conférencier précisera que même si la plupart des journaux étaient sous la tutelle du ministère de l'Information, celui-ci n'interférait pas dans les choix éditoriaux des rédactions et des journalistes. «Peut-on parler de censure ?», s'interroge M. Farah pour qui les journalistes disposaient toujours d'une grande marge de manœuvre. «Celle-ci (la censure) ne se fait jamais de manière automatique, méprisante», témoignera-t-il, ajoutant qu'une issue est toujours possible lorsqu'il y a conflit entre un journaliste et le responsable du journal qui arrivait à un

consensus autour des points qui auraient pu être litigieux. Quid du respect de la ligne éditoriale ? «Nous n'avons pas besoin d'orientations du parti ou de conclaves idéologiques pour en définir les traits. C'était pour nous tous les options de la révolution armée ; les valeurs de la justice sociale, d'égalité et de solidarité héritée de la longue lutte de notre peuple pour son émancipation (...). Notre génération, les choses étaient on ne peut plus claires ; on n'avait même pas à choisir. Nos prédécesseurs qui avaient la plume dans une main et la mitraillette dans l'autre avaient tracé la voie », témoignera M. Farah. «Nous étions conscients que nous étions militants mais le terme ne nous faisait pas peur. Nous nous sentions comme les soldats d'un front qui allaient combattre le dénuement, la maladie, l'injustice, l'arriération sociale», précisera-t-il encore. Et de s'exclamer, comme pour se défendre d'être aux ordres d'un pouvoir dictatorial, l'auteur de la chronique de *Une du Soir d'Algérie* «Bonjour l'Algérie» dira : «Nous avons vécu une époque qui avait tiré les Algériens vers la modernité» Cela étant, l'auteur de cette profes-



Maâmar Farah.

sion de foi qui n'exclut pas l'existence de serviteurs zélés et les laudateurs du système, ses fidèles serviteurs, les vendus pour un voyage ou un appartement qui existent aujourd'hui comme hier, selon M. Farah qui se plaint de la difficulté, aujourd'hui, à se revendiquer, à défendre, «ses anciens ancrages». Autre période, autre mœurs, les années 1980. Et puis, il y a cette phrase lâchée par le conférencier et qui permet de mesurer son dépit quant à la pratique du métier de journaliste à l'époque marquée par la censure, les injonctions, les idées rétrogrades, l'exclusion linguistique

avaient pignon sur rue... «La presse était muselée et tout était sévèrement puni. J'avais quitté la rubrique politique en 1977, depuis le jour où le ministre de l'Information avait censuré mon éditorial sur la révolution agraire.» Puis vint l'après-1988 «la parenthèse un peu folle», selon celui qui figure parmi les membres fondateurs du *Soir d'Algérie* qui énumère le meilleur et le pire pour la société algérienne, consécutivement à l'ouverture politique et son corollaire, l'ouverture du champ médiatique post-octobre 1988. Le conférencier qui relatera son expérience de «l'aventure intellectuelle»

proposée par Hamrouche, le chef du gouvernement de l'époque aux journalistes.

L'expérience qui a abouti à la création de plusieurs journaux privés a apporté un nouveau souffle dans la presse algérienne. «Ce fut une belle aventure, vraiment intellectuelle. Mais très vite, le pouvoir comprenant qu'une liberté de la presse authentique allait le gêner dans sa politique, mit une terrible pression sur les journaux», dira l'invité d'Igwersafene qui reviendra sur les procès en cascades, le ciblage et l'assassinat des journalistes par les bras armés du FIS. «La presse indépendante fut confrontée à une situation inédite.

Elle se met à jouer un rôle qui n'était pas le sien, en jouant pratiquement celui de partis politiques», témoignera le conférencier qui a fait part des appréhensions qu'il a eues en 1999. «Une élection démocratique avec un seul candidat qui amena A. Bouteflika au pouvoir.»

Regrettant les temps bénis de l'engagement des journalistes pour l'idéal de justice, Maâmar Farah aura un jugement implacable sur la situation actuelle d'une presse qui, sous des dehors faussement pluralistes, est en perte de repères et d'idéal et de son «âme altérée et dénaturée par les forces de l'argent. «Quand on crée des dizaines de quotidiens sans lecteurs juste pour recevoir une publicité généreusement octroyée, que reste-t-il de l'idéal des journalistes moudjahidine et que diraient aujourd'hui Frantz Fanon et les autres?», terminera avec dépit le conférencier.

S.A.M.

TIPASA-CHERCHELL

Ouverture de la 15^e édition du festival des arts plastiques

L'Union nationale des arts plastiques (Unac) de Tipasa, sous la houlette de M. A. Bakhti, son omniprésent responsable et artiste-peintre, vient de lancer, en collaboration avec le Comité des fêtes de la ville de Cherchell, la 15^e édition des arts plastiques.

A l'occasion de l'ouverture de cette 15^e édition, le public a découvert l'artiste-peintre M^{me} Bendjaffar, âgée de 76 ans, dont le regard critique et l'œil alerte forçaient le respect et l'admiration, notamment avec ses trois tableaux exposés dans la galerie de la bibliothèque de Cherchell. M^{me} Bendjaffar a expliqué au public venu admirer ses œuvres, les couleurs chatoyantes et écarlates de son tableau, «le Rocher», ainsi que les tableaux «La Casbah» et la «Brouette», une autre merveille d'inspiration d'une auteure algérienne autodidacte. «J'ai été inspirée mais jalouse des jeunes filles des colons, qui exposaient leurs tableaux sur leurs chevalets avec orgueil et caprice. Moi, je n'avais ni chevalet, ni outils ! J'admirais seulement», nous a avoué cette dame de 76 ans, en ajoutant : «Née à Alger en 1939, je faisais à l'origine de la couture, mais après mon mariage, et durant la période coloniale, j'ai décidé de me mettre à ce bel art qu'est la peinture, qui m'attirait et m'envoûtait.» Autant d'œuvres exposées d'ar-

tistes-peintres, que l'Unac et le Comité des fêtes de Cherchell invitaient aujourd'hui à l'instar de l'artiste-peintre Hayoun Salah.

Mais ce fut autour de ce panel d'artistes présents à cette cérémonie et de M. A. Bakhti, peintre du surréalisme, un peintre-philosophe, sachant mettre en évidence les secrets de l'ésotérisme, du subconscient collectif, de l'impact du soufisme, des rêves et des fantasmes, que nous avons rencontré M^{me} Belaziz Amina, une autre autodidacte, ingénieure géologue, qui nous avoue : «J'ai démarré à 11 ans, du graphisme sur papier. Mais ce fut en 2000, que j'ai réellement démarré la peinture avec gouache, mais aussi des œuvres à l'huile, des techniques mixtes et quelquefois du collage. J'ai participé aussi à des expositions individuelles et collectives, à Alger, Jijel, Blida, Djelfa, au Salon d'automne de 2014. Je suis adepte du semi-figuratif, du style naïf, du symbolisme et de l'abstrait.»

En marge de ces expositions et au menu de ce cycle de manifestations picturales, le public put admirer l'impressionnante galerie d'œuvres exposées par M. Bakhti, cet artiste-peintre à tendance surréaliste, qui a exposé plusieurs dizaines de toiles, dont plusieurs tableaux impressionnants réalisés à l'encre de Chine dont il se targue d'être le meilleur de

son genre. Nous avons remarqué, en outre, dans cette exposition les œuvres réalisées et portant sur l'Afrique, la négritude, mais aussi sur certains visages de femmes. Il convient de citer les tableaux de «la Baigneuse», «l'Exorcisme», «la Main et l'œuf» et «la Jarre», de purs produits artistiques de M. Bakhti, qui ne sont plus à présenter, pour preuve l'impressionnante affluence du public attiré par ses œuvres.

D'autres toiles intitulées «Portraits de jeunes filles», «Solitude», «Marasme», «Poupée méchante» figuraient dans le hall. Il s'agit d'œuvres plus ou moins ésotériques traitant du subconscient, de l'être humain et retraçant une forme de défolement de l'artiste qui relate crûment ses ressentiments, sans artifices. La misère humaine et la déliquescence de l'état d'âme sont mises en exergue sans pudeur, au risque d'affecter les sensibilités religieuses et sociales.

Très au fait des grands événements nationaux et internationaux, cet artiste-peintre d'envergure dont le nom est immortalisé dans l'encyclopédie des artistes algériens, demeure un érudit qui marquera son temps dont l'art serait à coup sûr une référence pour nos graines d'artistes-peintres.

Larbi Houari